

## Le Lambeau

J'avais pris des habitudes, et plus que des habitudes : des règles de vie et de survie. J'avais tissé mon cocon de petit prince patient, suintant, nourri par sonde et vaseliné autour d'un frère, de parents, de quelques amis et des soignants. Je ne voulais plus sortir du cocon, je m'en sentais incapable. La seule idée de quitter l'enceinte de l'hôpital m'effrayait. Ce n'était pas le lieu où j'étais tout-puissant : c'était le lieu où mon expérience était vivable. Je m'étais mis à lire de plus près *La Montagne magique*, très lentement, aussi lentement que je cautérisais. Dès le début du livre, les réflexions de Joachim, le cousin tuberculeux de Hans Castorp, m'avaient saisi et comme arrêté. Castorp est à peine arrivé qu'il songe déjà à repartir, « dans trois semaines ». Joachim lui répond : « Ah bon ! Tu étais déjà en train de repartir en pensée ? Tu sais, « rentré dans trois semaines », ce sont des idées d'en bas. On en prend des libertés avec le temps des gens, tu ne peux pas t'en faire une idée. Trois mois sont pour eux comme un jour. Tu le verras bien. Tu apprendras tout cela. On change de conception, ici. Je relisais ces passages et quelques autres chaque matin. Je les relisais comme une ouverture et une prière : Joachim et Hans étaient devenus beaucoup plus proches de moi, plus intimes, que ceux qui, entrant ici, je ne parle même pas des autres, venaient du « monde d'en bas » et bien vite y retournaient. Le « monde d'en bas » était celui des gens qui, bientôt, je le sentais, me diraient : « Encore à l'hôpital ? mais quand sors-tu ? Encore des opérations ? Mais jusqu'à quand ? Toujours en rééducation ? Tu dois en avoir assez. Toujours en arrêt de travail ? Mais pour combien de temps ? », et finalement, puisque ce serait la même chose, toujours le même rapport aveugle et impatient au temps : « Et ton livre, tu le publies quand ? » Comme Joachim, comme Hans Castorp au bout de quelques centaines de pages, j'avais la sensation que je n'en sortirais jamais et que cette non-sortie devait m'apporter, si c'était possible, quelque sagesse. Je ne devais sortir ni de l'hôpital, ni du livre, le second étant le mode d'emploi du premier. Certes, la mort n'était pas au bout du chemin, de ce chemin-là en tout cas, mais j'avais ici des choses à apprendre et à vivre, que je n'aurais pu connaître ailleurs. (...)

Je n'avais pas véritablement d'états d'âme et d'ailleurs je n'en parlais à personne. Simplement, j'éprouvais une compassion silencieuse pour ceux qui me rendaient visite, pour leur activité, leurs problèmes, leurs enfants, pour mes collègues qui continuaient d'écrire leurs articles petits ou grands. (...)

Ceux qui sont entrés dans le cocon cet hiver-là habitent un monde à part, celui des tisserands qui m'ont aidé à refaire la tapisserie déchirée et qui, sans le savoir ou en le sachant, m'ont dégagé de la pression du temps. (...) Leurs prénoms forment une guirlande et il ne se passe pas de jour sans que je pense à l'un ou l'autre. *Ils sont dans la tapisserie, ils sont hors du temps.* Une partie d'eux-mêmes ne sort plus de ces limbes, immobilisée au cœur du motif. (...) Elle est bloquée dans une toute petite poche d'éternité. L'éternité, ça ne dure pas longtemps, mais peut-être y a-t-il quelque sagesse dans l'ombre qu'elle répand, celle qui fait dire à Hans Castorp après vingt-quatre heures de séjour dans le sanatorium : « Et pourtant j'ai l'impression de n'être pas ici depuis une journée seulement, mais depuis assez longtemps, exactement comme si j'étais devenu plus âgé et plus intelligent. Oui, c'est là mon impression... » Les autres, aussi proches soient-ils, habitaient un monde où la roue tourne, un jour après l'autre. C'était le monde où l'attentat avait eu lieu sans avoir lieu.

Journaliste, victime de l'attentat du 7 janvier 2015